



INTERVIEW

Novembre 2022

LES FEMMES DE LA FILIÈRE...

★ Madeleine Trépiér ★

Productrice de lait retraitée

Un petit mot sur vous ?

« Je ne sais pas ce qui appartient à ma part de femme originaire des Bauges ou à celle qui a vécu ailleurs. Parce qu'à la différence de nombreux baujus, j'ai quitté le territoire quelque temps pour vivre à Lyon et dans le midi. Et croyez-moi, c'est un petit signe d'ouverture sur le monde qui apporte un autre regard, que toutes les personnes qui restent ancrées sur leur terre n'ont pas. Moi, je suis née dans les Bauges. Mon père était agriculteur, métier qu'il a dû arrêter pour raisons médicales. La ferme devait être alors transmise à mon frère qui a préféré partir dans le tourisme. Quand la question s'est posée de quoi faire, j'étais sur le point de rentrer au village. J'ai repris les terres, j'ai démarré toute seule avec des moutons, je travaillais dans le tourisme en parallèle, il fallait bien travailler pour vivre correctement. J'étais aussi divorcée ce qui était assez atypique, même si à l'heure actuelle, ce n'est plus le cas du tout ! À l'époque c'était moins classique. Ensuite, j'ai rencontré mon compagnon qui était agriculteur, mais pas d'ici. Et c'était aussi une autre paire de manches ! Il avait des vaches et c'est lui qui a déplacé son troupeau et qui est venu jusqu'à moi ! Ce n'est pas classique ça non plus ! En plus il n'avait que des Holstein, dont le lait n'entre pas dans la composition de la Tome des Bauges ! »

Vous avez récupéré la ferme familiale de façon très atypique ! ?

« Oui ! J'ai récupéré les terres familiales. Mais il ne restait plus rien. Elles étaient au milieu du village, toutes inconstructibles. J'ai dû retourner à l'école, à Poisy pour repasser mon diplôme et avoir l'autorisation de m'installer légalement. J'avais 37 ans, 2 enfants, cela m'a permis d'avoir une dérogation pour accéder à la formation qui s'arrêtait normalement à 35 ans. J'ai eu le droit aux aides et encore une fois ce n'est pas classique tout ça ! Et puis j'arrivais dans ce milieu, il faut le dire, très masculin, parce que même si les femmes en agriculture sont souvent derrière les hommes et assurent énormément de choses de la traite, de l'intendance, de la comptabilité, les réunions étaient essentiellement masculines. Je crois que parfois avec Caroline Petite, directrice du syndicat pour la Tome des Bauges, nous étions les deux seules femmes. Ma parole résonnait alors autrement, car je ne me suis jamais embarrassée de circonvolutions pour dire les choses... Il fallait être un peu en défensive ou en attaque parce qu'autrement c'est un peu le rouleau compresseur ! Les femmes qui veulent arriver à vivre quelque chose, il faut qu'elles aient du répondant ! L'autre jour, j'ai demandé à une vendeuse de la fruitière d'Aillon ce qu'elle dirait à ce sujet... Elle m'a répondu que les femmes sont celles qui osent ouvrir leur bouche ! Je vois bien comment font les hommes ici, ils n'en pensent pas moins, mais il ne disent quand même rien, et ça ne fait pas évoluer les choses. »

Quels souvenirs vous avez de votre maternité ?

Comment gère-t-on le quotidien quand on est mère et agricultrice ?

« On trayait au pot et on livrait le lait derrière. C'était souvent moi qui m'en occupais pendant que mon compagnon finissait le travail. Les enfants c'était compliqué, ils étaient avec moi. J'ai même souvenir de mes petits-enfants à l'étable. Vêler une vache toute seule avec un des deux qui tirait sur la corde alors qu'ils avaient moins de 10 ans tous les deux. Mon fils a assisté à la césarienne d'une vache, il avait sa tête sur ses genoux, il a regardé jusqu'au bout, ils ont été élevés dedans ! Aujourd'hui c'est extrêmement dommage que les enfants ne fassent plus cela, c'est vrai que c'était dur de tout gérer, l'école, le médecin quand ils sont malades, le quotidien... Mais pour les enfants, la coupure du monde rural est une catastrophe ! À l'époque je faisais des visites de classe pour améliorer mon quotidien, mais aussi parce que ça faisait partie de ma tâche de transmettre cet enseignement agricole. Et j'ai vu ces enfants se boucher le nez en entrant dans l'étable et ressortir, se mettre à côté du tracteur qui marchait et qui sentait le gasoil et n'être en rien dérangés. Rien que cela suffit à me dire qu'on a un problème de relation entre l'enfant et la nature. Ils ont de grandes idées, mais je ne suis pas sûre qu'ils la fréquentent de près. Il n'y a rien de plus percutant et enrichissant pour un enfant que d'apprendre en situation au milieu des adultes. Cette intelligence qui est à la fois sensuelle, manuelle... Ils l'avaient en totalité à l'époque. Aujourd'hui c'est catastrophique, mais de mon point de vue, on en reviendra ! Il faut que les gens entendent que l'intelligence du cœur et l'intelligence manuelle sont de vraies intelligences, authentiques et sincères. »

Et la place des femmes, il y a encore beaucoup de progrès à faire ?

« Oui ! Même si les choses ont beaucoup changé en 30 ans. Il faut reconnaître que c'est un métier qui est physiquement dur pour les femmes. Mettre la bêtaillère sur le tracteur, soulever les timons, cela demande une force physique importante. Moi je ne me suis pas battue pour tous les côtés techniques, j'étais plutôt une puriste en ce qui concerne l'AOC. Pour les Holsteins, j'aurais pu me bagarrer pour qu'on intègre leur lait, mais j'ai préféré changer mon troupeau entièrement pour pouvoir m'adapter à 100% ! L'AOC était une nécessité pour nous, aussi pour moi si je voulais rester en Savoie. Il m'aurait fallu partir dans le pays de mon compagnon autrement... »

Pourquoi c'était une nécessité d'avoir cette AOC ?

« Pour le terroir, le territoire, pour éviter une production massive qui parte à volo ! Ça l'est toujours. La plupart en sont conscients aujourd'hui et vu le nombre de jeunes qu'il y avait à la dernière assemblée générale, ça laisse espérer de belles choses. Mais il y a toujours ce problème de confusion entre la qualité et la quantité. Opter pour la qualité ce n'est pas un langage courant ! Je me suis aperçue en recevant beaucoup de jeunes, d'étudiants, de scolaires, qu'on leur apprend toujours à l'école que la quantité c'est le moteur de l'économie ! C'est grave ! C'est très difficile individuellement de s'opposer à ce genre de dire global, social, médiatique. Alors le message passe petit à petit par la poussée de l'écologie, la poussée de la force des choses avec le réchauffement climatique, tout ce qu'on remet en cause avec un peu de force. Par conséquent, les adhésions ne sont pas forcément de cœur, mais plus sous la contrainte et par obligation, que par envie, conviction et spontanéité. Il y a 30 ans en arrière, on a démarré les démarches pour l'AOC. On s'est presque bagarré 10 ans pour l'obtenir. On a commencé dans les années 90 ! D'ailleurs, je me souviens d'une étude parue dans ces années-là. Elle disait que l'intelligence du cœur est une vraie intelligence. Alors que jusqu'ici, on mettait d'un côté les gens intelligents et de l'autre, les émotifs, les sensuels, mais pas intelligents pour le coup ! Et je crois que nous, dans la filière, on est entré en plein dans ce schéma-là. On a défendu notre truc sans savoir qu'on était intelligent. On avait, je pense, individuellement et collectivement, des vraies intelligences, celles qui permettaient de ressentir ce qui était nécessaire et qui ne passent pas forcément par un discours. On ne savait pas dire pourquoi mais l'intelligence de la qualité faisait notre différence, il faut la conserver et la mettre en avant encore aujourd'hui ! »

Qu'est-ce que l'AOP a apporté aujourd'hui ?

« Une certaine sécurité. Il me semble que cela a été prouvé. Le prix du litre de lait est devenu plus juste et puis la qualité du produit, il faut en rester maître, tout le monde s'est aperçu que ce n'était pas une mauvaise chose. Mais on doit rester prudent, les consommateurs ne comprennent pas toujours que revenir aux sources garantit le prix et la qualité. Il faut faire attention de ne pas tomber dans le mensonge commercial. Parce qu'au départ de l'AOP on avait essayé de négocier avec la grande distribution. Ça duré 3 jours. Le premier jour on était présent en tête de gondole, le deuxième jour ils nous ont dit que ce n'était pas la peine de venir, le 3^e on s'est caché et on s'est rendu compte qu'ils passaient sous Tome des Bauges, des autres tommes ! Les vendeurs ne savent même pas ce qu'est une AOC ou quelconque appellation la plupart du temps ; c'est panique ! À l'époque on a fait des formations pour pouvoir l'expliquer correctement, il fallait que tout le monde se sente concerné. Le caviste, le fromager, le vendeur, l'agriculteur etc., c'est ça la force d'une filière ! C'est la base. Mais certains voulaient le nom de la filière sans la démarche. C'est d'ailleurs comme ça qu'on a eu l'AOC. La commission est venue pour la Tomme de Savoie qui voulait l'AOC et c'est nous qui l'avons récoltée. Ils ont fait le tour du coin et ont fini par les Bauges. Ils ont finalement conclu que si quelqu'un devait avoir l'AOC c'était nous ! Ça montre que l'esprit de l'appellation était bien intégré. Entre le terroir et le reste on a mis la barre haute en lait de vache ! »

Un mot de conclusion ?

« Je voudrais rajouter quelque chose sur la communication. Pour moi ce n'est pas anodin la manière qu'on a de se présenter à l'extérieur et je me suis intéressée à tout pour le comprendre. Ça nous oblige à piocher dans les détails de ce qu'on veut mettre en avant ou pas. Il y a une certaine finesse psychologique et communicante qui n'est pas quelque chose de rationnel, mais que les femmes, peut être quelquefois, ressentent mieux. Il faut

mettre l'humain et le produit en avant. Il faut faire des séances de communication en face à face pour extraire le meilleur. Avant on apportait une tome et on échangeait tout autour et à la bonne franquette. Aujourd'hui homme ou femme, en perdant cette effusion d'échange, on perd l'intelligence du cœur et de la sensation et du coup, le message qu'on veut faire passer n'est plus le même ! »

